

rue d'Hauteville, avait dû entendre les canons des Alliés, le 30 mars, pendant le combat de la barrière de Clichy.

Ce sermon, toutefois, n'est pas seulement une homélie politique de commande et un *Te Deum* obligatoire. Jean Monod n'aimait pas l'Empire. « Il obéit au tyran, comme c'était le devoir d'un chrétien¹ », dit Guillaume Monod dans sa Notice sur son père, « mais il détesta son usurpation. » L'Égitimiste convaincu, pour des raisons d'ordre à la fois politique, moral et religieux, c'est avec une satisfaction sincère qu'il célèbre la fin des guerres de l'Empire, la paix rendue à la France et à l'Europe, et le rétablissement des Bourbons. Son discours de 1814 apparaît comme la suite et la conclusion de plusieurs sermons anti-révolutionnaires qu'il avait prêchés à Genève et à Copenhague, de 1792 à 1800.

SERMON D'ACTIONS DE GRACES POUR LA PAIX, ET DE
COMMÉMORATION DE LA MORT DE LOUIS XVI;

PRONONCÉ A PARIS, DANS LE TEMPLE DE L'ORATOIRE LE 26 JUIN 1814

PAR JEAN MONOD,

L'UN DES PASTEURS DE L'ÉGLISE RÉFORMÉE DE PARIS.

TEXTE : SAINT LUC, II, 14. PAIX SUR LA TERRE !

C'est un spectacle bien déplorable et bien honteux pour l'humanité que celui des guerres qui ensanglantent si souvent la terre que nous habitons. A voir les nations s'armer avec fureur les unes contre les autres, appliquer tous les efforts du génie et de la science à perfectionner l'art de la destruction; à les voir souvent, après quelques années de massacres, les suspendre pour rentrer dans leurs limites, et sans en recueillir les fruits auxquels on prétendoit, et, comme fatiguées de carnage, se reposer, jusqu'à ce qu'une occasion nouvelle les rappelle aux combats; à voir enfin, et la frivolité de la plupart des causes qui les excitent, et le peu d'avantages qui en résultent, et la grandeur des maux qu'ils entraînent, ne diroit-on pas que ce sont des espèces ennemies qui ne peuvent subsister ensemble, et non des êtres formés d'une même nature, unis par tant de rapports et d'intérêts communs?

Qu'entre des nations sauvages, qui ne connoissent que l'instinct des premiers besoins, chez lesquelles aucune loi, nulle règle de mœurs ne comprime les passions, la force décide de tout : mais qu'au milieu des lumières et des bienfaits de la civilisation, des hommes instruits à respecter l'humanité, et qui ont pu comparer, par expérience, les

1. Et de pasteur-fonctionnaire.

maux de la guerre et ses avantages, des hommes qui ont appris à connoître un Dieu de paix et de bonté, des disciples d'une religion qui ne respire que la paix et la bienveillance, que des chrétiens, enfin, s'abandonnent à de telles fureurs, ah! n'est-ce pas, je le répète, un spectacle bien déplorable et bien honteux pour l'humanité? Était-ce pour cela, ô Père des hommes! que tu envoyas ton fils leur prêcher la charité? Anges de l'Éternel, quand, pour annoncer la religion de Jésus, vous faisiez retentir les airs de ces magnifiques paroles: *Gloire soit à Dieu au plus haut des cieux, paix sur la terre, bienveillance entre les hommes*, prévoyiez-vous les fruits qu'ils recueilleroient de ce bienfait céleste? Qu'elle étoit bien caractérisée, en effet, par ces paroles, la religion de Jésus-Christ! Déjà les Prophètes avoient désigné son auteur par le beau nom de *Prince de la paix* (Es. ix); ils l'avoient peint comme celui qui devoit changer les épées en *hoyaux*, et les *hallebardes* en *serpes* (Mich. iv). La paix, comme si elle fût descendue du ciel pour lui servir de précurseur, la paix régnoit dans le monde lorsqu'il y parût; et, soit que nous entendions les paroles des Anges dans leur sens littéral, soit que, suivant un langage ordinaire aux Orientaux, la paix désigne aussi tous les biens qui vont à sa suite, ce cri de joie étoit bien propre à solenniser la venue du Sauveur. Mais cette paix ne devoit pas durer constamment, et les intelligences célestes sembloient exprimer encore, par ces paroles, un vœu bien digne d'elles; mais, hélas! un vœu qui ne fut que trop rarement exaucé.

Qu'il est doux, mes Frères, de pouvoir répéter le cantique des Anges, en l'appliquant aux circonstances où nous nous trouvons! La terre gémissait sous une des guerres les plus longues et les plus désastreuses qui l'aient affligée. Combien de fois nous sommes venus, en commençant l'année, implorer dans ce temple, les compassions de Dieu pour l'humanité, et nous avons vu le soleil terminer son cours en éclairant encore ces sanglantes scènes! Le feu de la guerre sembloit ne se calmer par momens que pour se rallumer bientôt plus terrible; il laissoit respirer une contrée pour en embraser une autre; on ne pouvoit prévoir où s'arrêteroit l'incendie. Hélas! la paix paraissoit comme bannie de cette terre infortunée; personne ne voyoit par où elle pourroit y rentrer; à peine osions-nous espérer qu'elle seroit rendue à nos enfans; que dis-je? à ceux que la guerre n'auroit pas dévorés.

Et voilà que, tout à coup, lorsque les alarmes étoient à leur comble, Dieu a jeté du haut des cieux, sur les humains, un de ces *regards* qui sont, dit le Psalmiste, *la délivrance même* (Ps. XLII): cette voix puissante qui ordonna jadis *que la lumière fût* (Gen. i), cette même voix a dit: *Paix sur la terre!*... et la terre a été en paix; et, en un instant, presque tous les points du globe ont répondu à ce cri de bénédiction; tous les cœurs ont volé au-devant de cette heureuse nouvelle; les passions même ont paru se calmer; et, s'il reste encore quelque chose à faire pour achever ce grand ouvrage et rendre la paix universelle, telle

est cependant l'ardeur avec laquelle on en désire l'accomplissement, qu'il est permis de l'espérer. Puisse-t-il, scellé par les hommes, être ratifié dans le ciel! Puissent les armes tomber bientôt de toutes les mains qui les retiennent encore, et la fête de la paix être vraiment la fête de l'univers!

Paix sur la terre. Oh! qu'il retentisse dans tous les cœurs, ce cri qui réjouit également la patrie, l'humanité, la religion. *Paix sur la terre...* Ah! ce cantique, par lequel fut célébré le plus grand des bienfaits, n'a rien de trop élevé, de trop solennel pour les merveilles dont nous sommes témoins. Combien de nations s'unissent pour le répéter, et, à ce doux nom de paix, croient voir cesser tous les maux, renaître tous les biens, s'ouvrir les plus belles espérances, et une nouvelle époque commencer pour le genre humain? *Paix sur la terre...* Ce ne sont plus des victoires sanglantes qu'on nous ordonne de célébrer dans un temple de paix, au milieu de familles qu'elles ont plongées dans le deuil. C'est un prince ami de la paix; c'est un roi vertueux et chrétien; c'est le père de ses peuples, qui vient à eux, ramené par la justice, portant pour « sceptre un rameau d'olivier¹ », qui nous invite à bénir avec lui, Dieu qui nous rend la paix, et à faire monter vers le ciel le vœu de tous les gens de bien, que cette paix réjouisse longtemps la terre, et s'affermisse sur la base de l'union des cœurs et de la piété.

Entrez dans son temple avec des actions de grâces, et dans ses parvis avec des louanges (Ps. c.) Priez pour la paix de Jérusalem (Ps. cxxii). C'est l'Éternel qui donne du repos à son peuple (I Rois, viii). Sa bonté demeure à toujours Célébrez-le, bénissez son nom. (Ps. c.).

I. PARTIE.

Si je ne parlois ici qu'au nom de l'humanité, et seulement pour vous inviter à vous réjouir du bonheur commun, je vous peindrais, dans des tableaux opposés, les maux de la guerre et les bénédictions de la paix. Mais que ferois-je, par ces descriptions faciles et rebattues, que vous répéter inutilement ce que vos cœurs vous ont dit encore mieux? Et qui pourroit, sans gémir, voir un fléau cruel affliger ses semblables, en fût-il éloigné, n'en eût-il rien à craindre pour lui, pût-il même en retirer quelques avantages? Ou, si le cœur humain se familiarise, à la longue, avec le spectacle des souffrances d'autrui; s'il étoit des hommes que de tels maux ne touchassent que foiblement; s'il en étoit que les calculs d'un vil égoïsme rendissent à peu près indifférens sur des calamités qui ne les frappent pas immédiatement; s'il falloit, enfin, qu'ils les vissent de près et qu'ils les sentissent eux-mêmes, eh! bien, ils l'ont reçue, cette terrible leçon. Nous avons vu la guerre exercer sur nos provinces toutes ses fureurs. Nous l'avons

1. Lettre de S. E. Mgr. le Ministre de l'Intérieur à MM. les Présidens des Consistoires.

vue s'avancer, en imprimant partout ses pas ensanglantés, jusqu'aux portes de cette capitale. Elle est toujours présente à nos esprits, cette journée effroyable; ils retentissent encore à nos oreilles, et jusqu'au fond de nos cœurs, ces tonnerres dont chaque coup portoit avec lui la mort et la douleur; ils ne sortiront pas de notre mémoire, ces jours de trouble et d'angoisse où le courage et la valeur éprouvée de nos guerriers ne suffisoient plus pour nous rassurer contre des dangers toujours croissans; où l'on nous ballottoit entre les illusions d'une fausse sécurité et de chimériques terreurs; où nous savions ce que nous pouvions craindre, mais nous n'osions pas encore pressentir ce que nous pouvions espérer.

Et si ces jours nous ont paru si longs et si péniblés, peignez-vous le sort de ces contrées déplorables, sur lesquelles ce fléau prolongeoit sans cesse ou renouveloit ses rigueurs; qui, chaque année, quand le soleil revenoit annoncer les bienfaits du Créateur, voyoient l'ange de la destruction qui revenoit, en même temps, livrer la terre aux fureurs de l'homme. Voyés, depuis vingt-deux années, la guerre, et tous les maux qui l'accompagnent, parcourant, désolant successivement tous les points de notre malheureuse Europe; que dis-je? portant le fer et le feu dans toutes les parties du monde, arrachant des nations simples et paisibles au repos que leur position, leurs habitudes, leur modération, sembloient devoir leur assurer; que la justice et l'humanité réclamoient pour elles: rappelés-vous ces calamités dont l'histoire des âges offre à peine quelques exemples; ces excès horribles qu'il sembloit que la civilisation et le christianisme eussent bannis pour toujours, et qu'il étoit réservé au siècle qu'on appelle celui de la philosophie et de l'humanité de renouveler: n'oubliez pas quel fut le foyer d'où partirent le plus souvent ces foudres destructeurs; et, sans doute, vos cœurs se sentiront comme soulagés en pensant que vous cessés d'être ou les victimes ou les auteurs de tant d'infortunes; et vous contemplerés avec délices l'image de la paix, avec le riant cortège qui l'accompagne; et vous apprendrés à détester la guerre; vous sentirés que, quelque prétexte qui l'allume, quelque nécessité qui puisse quelquefois l'autoriser, quoi qu'on dise pour lui attribuer je ne sais quelles utilités, le cœur se soulève contre ces durs sophismes; que la guerre est toujours une calamité, pour le puissant comme pour le foible; pour celui qui triomphe comme pour celui qui succombe; pour les États qu'elle épuise, comme pour les particuliers qu'elle expose à tant de maux; pour les nations éloignées même, comme pour celles qui la souffrent, parce qu'elle rompt des liens que la nature et l'intérêt commun établissent entre les peuples, parce qu'elle porte et répand au loin des germes funestes, qui peuvent enfanter des divisions nouvelles.

Aussi voyés comment, aussitôt qu'elle cesse, tous les cœurs respirent; comme la nouvelle de la paix vole de bouche en bouche; avec quel empressement des hommes, heureux de n'être plus forcés de se traiter

en ennemis, courent au-devant les uns des autres, se hâtent de rétablir ces échanges d'industrie, de lumières, de jouissances. L'hospitalité reprend ses droits; les nations se mêlent, se confondent; la joie rentre dans les familles avec les époux, les enfans, que la guerre avoit éloignés; l'abondance rouvre ses canaux; chez le pauvre comme chez le riche, dans les campagnes comme dans les villes, dans les ateliers, dans les palais, par-tout on célèbre par des fêtes le retour de la concorde; et l'allégresse universelle atteste que la paix fait le bonheur de l'humanité.

Mais, Chrétiens, nous borner à des réflexions de ce genre, ce ne seroit pas répondre à l'esprit de notre ministère, et au but de cette convocation. Quand le père de la patrie nous invite à célébrer la paix dans les temples, c'est pour en faire hommage au *Dieu de paix* (2. Thess., III). Lui-même l'en bénit avec toute sa maison: et c'est pour nous un nouveau sujet de satisfaction, c'est une joie pour la piété de la voir encouragée par d'augustes exemples.

Ce n'est pas à des Chrétiens qu'il faut rappeler que le monde est dans les mains d'une Providence qui dirige tout ce qui s'y passe. Nous avons appris, de nos livres saints, à reconnoître par-tout cette main suprême. Là, Dieu nous est représenté, tantôt comme un monarque qui gouverne son empire, tantôt comme un père qui conduit également ses enfans par des bienfaits et par des châtimens. Tout ce qui leur arrive, biens, maux, santé, maladie, bénédictions ou fléaux de la nature, la paix ou la guerre, tout vient de Dieu: tout est ordonné par une souveraine sagesse: *Il ne tombe pas un oiseau du ciel* (Math. x), ni un *cheveu de notre tête* sans sa permission. Belle manière d'envisager les événemens! Idée, mes Frères, non seulement conforme à la vérité, mais bien propre à rectifier nos jugemens, à rendre nos plaisirs plus purs et les maux plus faciles à supporter. Quand je souffre, si je puis me dire que ce mal me vient d'un père qui m'aime et qui ne cesse point de vouloir mon bonheur, combien cette pensée ne l'allégera-t-elle pas? et si la joie succède à la douleur, ah! n'est-ce pas un redoublement de félicité que de savoir à qui je puis rapporter ma reconnoissance?

Aussi voyés quelles belles conséquences les écrivains sacrés tirent de cette persuasion, et comme elle éclaire, à leurs yeux, les destinées de cet univers! Souvent les dispensations de Dieu nous étonnent: nous avons peine à comprendre qu'il semble abandonner le monde aux triomphes de l'iniquité. Mais *ses voies ne sont pas nos voies; ses pensées ne sont pas nos pensées* (Es., LV). Si cette haute sagesse nous paroît se couvrir de voiles, si sa justice se manifeste lentement, au gré de notre impatience, *attendés-le* cependant, nous disent-ils, *car il ne manquera pas de venir, et il ne tardera pas* (Habac. II). Que faisons-nous, aveugles mortels, quand nous accusons le ciel des maux qu'il laissoit peser sur l'humanité? Tandis que les hommes ensanglantoient la terre par leurs folles passions, que nous osions à peine entrevoir un terme

à nos douleurs, que nous offensions peut-être la Providence par nos doutes et par nos murmures, elle ne cessait pas, cette Providence, de veiller sur nous avec un soin paternel, et malgré nos plaintes ingrates. Et comme le vent qui souffle près de la terre est quelquefois différent de celui qui, dans les parties élevées de l'air, amène ou chasse les tempêtes, ainsi, tandis qu'ici-bas les hommes s'abandonnoient à l'impulsion des événemens, ou poursuivoient leurs projets sans en prévoir l'issue, dans le ciel, Dieu, qui *travaille sans cesse* (Jean, v), comme dit le Sauveur, préparait son œuvre en silence; il laissoit les fléaux grossir et se rapprocher de ceux qui, jusqu'alors préservés, devoient aussi les éprouver à leur tour : mais sous la masse même de ces maux se formait, se développoit en secret le germe de la délivrance; et, quand il a été mûr, il a éclaté tout à coup, l'édifice de l'orgueil s'est écroulé, s'est évanoui comme un songe; et la Justice, tenant par la main la Paix et l'Espérance, a paru remonter sur le trône de l'univers. Ainsi s'est vérifiée à la lettre cette parole du Psalmiste : *Les pleurs sont le soir chez nous, et le matin il y a des chants de réjouissance.* (Ps. xxx).

Non, jamais nous n'oublierons ce que nous avons vu, ce que nous avons senti dans ces deux journées où nous passâmes si rapidement de l'excès des alarmes au comble de la joie; dont l'une ne faisait entendre que des cris de guerre et de désolation, l'autre retentit des accens de la délivrance et de la paix; l'une nous montrait sous nos murs des ennemis formidables et trop justement irrités, l'autre nous fit voir, non pas, comme autrefois devant Jérusalem (2. Rois, xix), une armée détruite par l'Ange de l'Éternel, mais ces mêmes ennemis désarmés par leur générosité, et, sans doute aussi, par cette puissance suprême qui *tient les cœurs des rois dans sa main*, entrant comme des libérateurs, et comme les précurseurs de ces autres Anges de la paix qui devoient sceller cette paix et en assurer la durée.

Non, jamais la Providence ne s'est manifestée aux humains par des coups plus grands, plus inopinés, plus heureux. L'impiété même a paru s'en étonner; le murmure a été forcé de se taire; l'indifférence et l'ingratitude ont été confondues, et toutes les voix se réunissoient pour dire (Ps. cxviii) : *Ceci a été fait par l'Éternel, et c'est une chose merveilleuse devant nos yeux. Gloire soit donc à Dieu au plus haut des cieux; paix sur la terre; bienveillance envers les hommes.* (Ps. xlvii) : *Venés peuples, venés contempler les faits de l'Éternel, et voyés quels prodiges il a opérés sur la terre. Il a fait cesser les guerres jusqu'aux extrémités du monde; il rompt les arcs, il brise les hallebardes, brûle les chariots. Cessés, a-t-il dit, et connoissés que je suis Dieu. Je serai exalté parmi toutes les nations; je serai célébré par toute la terre. L'Éternel des armées est avec nous: le Dieu de Jacob nous est une haute retraite.*

Mais ce qu'il faut sur-tout admirer dans le gouvernement de la Providence, c'est qu'il tend toujours, en dernière fin, au triomphe de l'ordre moral et de la justice : ce sont ces rapports éternels qu'elle

a établis entre la vertu et le bonheur; rapports bien plus constans encore pour les peuples que pour les individus. Si l'homme, qui ne fait que commencer ici-bas, ne reçoit pas toujours son salaire dans cette première portion de son existence, rarement une nation est-elle affligée qu'elle ne puisse trouver en elle-même l'origine de ses maux; et, par le même principe, c'est d'elle aussi qu'il dépend de faire valoir ou de repousser les secours que Dieu lui offre pour sa délivrance. *La justice, la justice seule élève et affermit une nation; mais l'iniquité est la ruine des peuples* (Prov., xiv). Cette vérité, écrite dans toutes les pages de l'histoire, reçut-elle jamais une démonstration plus éclatante qu'à l'époque où nous avons vécu? et dans l'espace de vingt-cinq années, n'avons-nous pas vu, comme rassemblés en un tableau, tous les excès, toutes les erreurs, tous les maux, toutes les leçons, et l'expérience de tous les temps?

Ce siècle trop vanté a vu ses derniers périodes souillés par un débordement de crimes et de calamités. Les principes les plus sacrés ont été méconnus: la justice a été outragée, et la paix, la prospérité ont disparu avec elle. La France a versé le sang de ses citoyens, de ses princes, de son Roi; et dès lors, comme un homme poursuivi par le souvenir d'un crime, elle n'a plus connu le repos; on l'a vue en proie à une agitation funeste, se livrant à toutes les séductions, passant des excès de la licence et de l'anarchie à ceux de la servitude; tout à tour déchirant ses entrailles et portant au dehors son inquiète activité; admirée, redoutée des autres nations, tandis qu'elle gémissait sous le poids de sa propre gloire; cachant sous des lauriers, mais ne pouvant guérir, le mal qui la consumait.

Il falloit que le forfait qui pesoit sur elle fût expié. Il falloit que la justice éternelle fût satisfaite; et que les peuples apprissent enfin, par de grandes et terribles leçons, ce que valent et cette gloire qui ne s'élève que sur des monceaux de ruines; et ces conquêtes qui font le malheur de l'humanité et que les hommes semblent encourager par leurs louanges insensées; et ces dangereuses théories qui, en promettant aux peuples le bonheur, les précipitent dans les plus affreux désordres.

Maintenant les tems sont accomplis; le jour de la miséricorde est arrivé; une voix céleste s'est fait entendre: *Consolés* (Es., xl), *consolés mon peuple, parlés à Jérusalem selon son cœur; dites-lui que l'Éternel a mis un terme à ses souffrances, et a fait cesser la peine de son iniquité*. Dieu a frappé un de ces grands coups qui n'appartiennent qu'à lui, et tout a changé de face; un nouveau jour s'est levé pour nous, et la France a été réconciliée en même tems avec les autres nations, avec elle-même, avec le ciel. Alors se sont réveillés des souvenirs que le tems avoir affoibli peut-être, mais qu'il ne pouvoit jamais effacer; qui doivent subsister éternellement pour nous préserver de retomber jamais dans les mêmes erreurs. Nous sommes revenus, par la pensée, sur ces tems d'un funeste vertige; l'intervalle qui nous en séparoit s'est comme anéanti devant nous, et notre premier vœu, notre pre-

mier besoin a été de rendre à d'augustes victimes des hommages expiatoires que nous avons été contraints de renfermer au fond de nos cœurs.

O forfaits, qu'il faut avoir vus pour les croire possibles! ô jours désastreux, où l'audace de quelques hommes pervers avoit glacé de terreur le grand nombre des âmes honnêtes, et répandoit sur la France épouvantée la désolation et le deuil; où la mort étoit devenue le prix de l'innocence; où la demeure réservée aux coupables fut souvent l'asile de la vertu, du calme et de la sérénité. Ne craignons pas, mes Frères, de mêler aujourd'hui ces images douloureuses à celles de la joie, puisque ce n'est que par nos regrets et notre repentance que nous pouvons mériter le retour des faveurs célestes.

Eh! pourrions-nous jamais les bannir de notre mémoire? Ne se présenteroient-elles pas à nous au milieu même de nos fêtes? Oui; pleurons ce Roi que nous ne pourrons jamais pleurer assez; ce Roi dont l'unique tort, peut-être, fut de trop bien penser de l'humanité; qui fut, dans le relâchement des mœurs et des principes, un modèle de pureté, de modestie, d'une piété douce et sincère; qui, sur le trône, fut le meilleur des hommes, et, sur l'échafaud, en fut le plus grand; qui fit voir ce qu'est un chrétien dans les souffrances, et qui mourut comme Jésus, en pardonnant, en bénissant, en prononçant la grâce de ses assassins, en demandant au ciel que son sacrifice servît, comme celui du Sauveur, à désarmer la justice suprême en faveur de son peuple. Hélas! il ne prévoyoit pas ce qui devoit suivre. Le crime appelle le crime. Pleurons, et cette Reine qui partagea les infortunes de son époux avec plus de grandeur encore qu'elle n'avoit partagé sa gloire; et cette Princesse qui parut sur la terre comme un ange que le ciel avoit prêté aux hommes, mais que les hommes ne méritoient pas de posséder; et cet enfant, déplorable exemple de la réunion des grandeurs et des misères humaines, pour qui le trône, avant qu'il puisse y monter, se change en tombeau; et ce Prince dans lequel l'attentat le plus inouï frappe, pour ainsi dire, d'un seul coup, toute une race de héros.

Ah! si le sang de ces grandes victimes, si celui de tant de citoyens a provoqué de sévères châtimens du ciel, ces châtimens, à leur tour, ont satisfait sa justice. Dieu ne punit pas toujours: il ne frappe que pour corriger; et c'est à présent que nous croyons le voir apaisé, quand il nous permet de répandre librement nos douleurs; sur-tout quand il nous présente les moyens de réparer nos torts, et nous envoie les gages de sa clémence les plus précieux, les plus authentiques.

O impénétrables et merveilleuses dispensations de la Providence! La justice a triomphé de la puissance; *les choses fortes*, comme on le disoit de l'Évangile, *ont été vaincues par les foibles*. (I. Cor., 1). Ces Princes dont, il y a peu de temps encore, nous n'osions plus espérer le retour, un moment nous les a rendus; une patrie égarée les avoit repoussés de son sein, le premier cri de cette patrie rendue à elle-

même est de les redemander; ils reviennent, joignant à tant de titres qu'ils avoient à l'affection de leurs peuples, tous ceux qu'ajoutent une longue infortune noblement supportée et les vertus qu'elle inspire; l'antique trône des lys se relève; LOUIS règne encore dans un autre lui-même; les ombres de nos martyrs sont apaisées; la paix redescend des cieux, et, comme la France avoit entraîné dans son tourbillon et bouleversé toute l'Europe, aussitôt que le calme rentre dans son sein, toutes les nations respirent, l'ordre renaît, les souverains dépouillés sont rappelés dans leurs États, les antiques institutions se rétablissent. O Providence! quelles leçons tu donnes aux peuples et aux Rois! Pour moi, Chrétiens, je me réjouis, avec tous les vrais amis de la patrie, de voir le sceptre rentrer dans les mains qui seules pouvoient le porter légitimement; je sais combien sont vives et durables ces affections qui lient une nation généreuse à la famille de ses rois; je fonde le plus doux espoir sur des vertus éprouvées et perfectionnées à la grande école de l'adversité: mais une pensée plus haute encore m'attache, et suffiroit seule pour m'attacher à la cause de nos Princes, c'est que cette cause est celle de la justice, de l'ordre et de la morale: ce qui me ravit, ce qui me pénètre d'admiration et de reconnoissance, ce qui me rassure sur les destinées humaines, c'est de voir confirmer, par un si grand exemple, qu'elles ne sont point le jouet d'un aveugle hasard; qu'une protection invisible accompagne toujours la vertu; que la justice, alors même qu'elle paroît foible, exilée, opprimée, porte toujours en elle-même une force secrète et irrésistible, qui, plus puissante que celle des hommes, agit à leur insu, déjoue leurs projets, mine sourdement tous les obstacles et s'avance d'un pas lent, mais assuré, vers le terme inévitable où le crime et l'innocence trouvent leur salaire.

A cette idée, je m'humilie devant cette sagesse profonde que nous osons souvent méconnoître: j'adore ses décrets, et encouragé par tous les prodiges qu'elle a opérés pour les hommes, j'ose porter plus loin mes espérances, et lui demander qu'elle fasse régner longtemps cette *paix sur la terre*. C'est à considérer les paroles de notre texte comme un vœu pour l'avenir, que nous destinons la suite de ce discours.

II. PARTIE.

Mais pourquoi ce vœu, qui est celui de tous les cœurs honnêtes, semble-t-il si difficile à réaliser? Pourquoi les projets de ces amis de l'humanité, qui se plurent à méditer sur les moyens de perpétuer la paix entre les nations, n'ont-ils été regardés que comme les rêves d'âmes sensibles? Il étoit dans votre cœur, ce vœu, vous osâtes concevoir cette espérance, ô Roi, dont le nom, devenu comme celui de la bonté même, et béni d'âge en âge, se répète avec attendrissement, depuis le palais de vos successeurs jusque dans la chaumière du pauvre! Sans doute, mes Frères, tant qu'il y aura des hommes, il y

aura des passions; et ces passions enfanteront des querelles. Cependant, quelque incontestable que soit cette triste vérité, elle n'empêche pas que ce vœu, *paix sur la terre*, ne soit raisonnable, humain, digne d'être répété par tous les gens de bien. Et jamais il ne fut plus légitime que dans ce moment, plus profondément empreint dans les cœurs. Jamais on n'a dû mieux sentir les malheurs de la guerre, et le besoin du repos. Jamais, peut-être, la Providence n'offrit à l'humanité une plus belle occasion de poser les fondemens d'une longue paix.

Eh quoi! les lumières de l'expérience seront-elles toujours perdues pour les hommes? Sera-t-il toujours inutile de rappeler aux maîtres du monde l'aveu qu'un monarque célèbre faisoit en mourant, et le conseil qu'il donnoit à son successeur: « J'ai trop aimé la guerre, ne m'imités point en cela »? et de redire aux peuples qu'ils sont faits pour s'aimer et non pour se détruire? Ne désespérons pas à ce point de l'humanité. Du moins, plus on pénétrera les hommes de cet esprit de bienveillance, et plus on éloignera les occasions de guerre, plus ils s'efforceront d'en adoucir les rigueurs. Il n'est donc pas inutile de les exhorter à ces sentimens; de parler, même devant un petit troupeau, de ce qui peut favoriser l'harmonie entre les nations. Ce sont des semences précieuses que chacun peut répandre autour de soi; et peut-être qu'avec des efforts réunis, nous les verrons se multiplier et produire un jour quelques fruits.

Disons-le donc, et sans vouloir nous arroger le droit présomptueux de dicter des conseils à ceux que la Providence a placés au-dessus de nous: les mêmes causes divisent les États et les individus. Ce qui maintient la paix dans l'intérieur de la société, la fera régner au dehors. Et pourquoi la politique auroit-elle une morale à part? ou plutôt, pourquoi sembleroit-elle regarder la morale comme étrangère à ses conseils? Pourquoi ce qui, d'homme à homme, s'appelle injustice, violence, usurpation, changeroit-il de nom, dès que des Souverains le commandent, et que des armées l'exécutent? Pourquoi, si je dépouille mon voisin plus foible que moi, serois-je l'objet du juste mépris des hommes? et les hommes n'auroient-ils que des louanges à prodiguer à celui qui dépouille des Rois, s'empare de leurs provinces, et bouleverse tout autour de lui? Pourquoi, en un mot, les chefs des nations se croiroient-ils permises, lorsqu'ils agissent au nom de leurs peuples, les mêmes choses qu'ils repousseroient comme des crimes, s'ils traitoient entre eux de leurs intérêts particuliers? Erreur déplorable, et qui fait le malheur du monde! Erreur d'autant plus funeste, que l'exemple en est contagieux, et que souvent ceux mêmes qui portent dans le cœur des sentimens plus justes, se trouvent comme forcés d'adopter ces principes d'iniquité. Ah! cette maxime du sage: *L'intégrité des hommes droits les conduit* (Prov., II), est faite pour les princes comme pour les citoyens; elle devrait être gravée sur la porte des conseils, comme dans le cœur de tous les hommes. *La justice* — cette autre parole de Salomon est bien digne d'être répétée — *la justice*

élève les nations, mais c'est l'iniquité qui cause leur perte. (Prov., xiv).

Quelle seroit donc la nation, je ne dis pas qui n'auroit jamais de guerre à soutenir; il en est que la modération et la sagesse ne peuvent prévenir; il en est où la justice même et l'humanité arment nos mains pour une défense légitime; mais quelle seroit la nation qui s'y verroit le plus rarement exposée? Ce seroit celle dont les chefs mettroient leur gloire dans le bonheur des peuples, plus que dans l'étendue de leurs domaines; et ne prodigueroient pas le sang des citoyens pour un vain, et souvent dangereux agrandissement. Ce seroit celle qui, toujours guidée par la modération, fidèle à ses engagements, n'abuseroit jamais, ni de sa puissance, pour opprimer des états plus foibles, ni de ses victoires, pour dicter ces paix humiliantes, qui ne durent pas plus que la nécessité qui les impose; qui établiroit son influence, non sur la crainte qu'elle répandroit autour d'elle, mais sur la confiance qu'elle sauroit inspirer à toutes les autres; qui auroit pour maxime, non pas tout ce qui est utile en politique, est juste en morale, mais que tout ce qui est juste est utile et sage. Ce seroit celle qui n'ambitionneroit que d'accroître cette force intérieure qui résulte des bonnes lois, d'une liberté sage, d'institutions utiles, et de perfectionnemens de tout genre: heureux effets d'un Gouvernement paternel, qui, chéri des citoyens, trouve en eux, au besoin, des défenseurs prêts à s'immoler pour lui. Ce seroit, en un mot, la nation où ces sentimens d'équité, de droiture, de modération, régneroient dans toutes les âmes, parce qu'ils formeroient l'esprit public, dirigeroient les conseils du Souverain, comme les affaires des particuliers; parce que la politique, éclairée alors par la morale, simple et facile comme elle, tendroit également à affermir l'État au-dedans, et à inspirer l'estime et la confiance au dehors.

Vous le voyés donc, mes Frères, les leçons que nous vous donnons dans ce temple, les réflexions que nous faisons naître en vous, les sentimens que nous cherchons à exciter dans vos cœurs, n'ont pas pour but seulement votre bonheur personnel; mais ils serviront encore au repos, à la prospérité d'une patrie qui vous est chère: ils peuvent étendre même plus loin leur influence; et de même que ces sommes modiques que chacun consacre au soulagement des pauvres, produisent, par leur réunion, d'abondans secours, ainsi tout homme qui paye à l'humanité sa part de sentimens et de procédés vertueux, contribue à l'harmonie universelle. Que ce motif est noble, et digne d'être offert à des âmes généreuses! Comme il relève encore l'importance de cette équité sévère, de cette exacte probité qui, respectant toujours les droits des autres, les engage à respecter les siens; de cette aimable charité qui achève l'œuvre de la justice, et fait trouver aux hommes leur propre bien dans celui qu'ils font, à leurs semblables! *Qui est-ce qui vous fera du mal, disoit un apôtre, si vous ne vous appliquez qu'à faire du bien? (I, Pier., III).*

Mais, Chrétiens, ce qui doit imprimer ces sentimens dans les cœurs,

et les faire dominer par-dessus les combinaisons de l'intérêt et les espérances de l'ambition, c'est la religion; et la morale publique, non moins que celle des particuliers, a besoin de cette seule base solide de toute morale. Que la religion inspire les conducteurs des états, et ils se diront que, ministres et représentans de la Providence sur la terre, ils ne peuvent espérer de succès qu'en marchant, pour ainsi dire, avec elle, et en prenant pour modèle son incorruptible justice: qu'ils se pénètrent des leçons de Jésus, et ils dédaigneront ces petits intérêts, alimens de guerre, les satisfactions de la vaine gloire; ils connoîtront la dignité de la nature humaine, et ils sentiront qu'il est plus beau de remplir la terre de leurs bienfaits que du bruit de leurs exploits: qu'ils viennent dans les temples adorer le Dieu de bonté, et pourront-ils ensuite, de sang-froid, envoyer ses enfans à la mort? Que la religion règne chez tous les hommes, et les hommes respecteront les uns dans les autres l'image du Père commun; ils verront, dans chacun de ses enfans, un être créé, comme eux, pour un but infiniment noble, pour un bonheur éternel, dont tous doivent se faciliter mutuellement la possession.

Ici, mes Frères, j'en appelle à vous-mêmes; j'en appelle aux hommes les plus froids pour la piété: lorsque tant de voix se réunissoient pour rappeler Louis XVIII au trône de ses pères, n'entendoit-on pas sortir de toutes les bouches cet éloge: c'est un prince religieux? et par là ne vouloit-on pas dire: ce sera un roi pacifique, juste, modéré, fidèle à ses promesses, ami de son peuple et de l'humanité? Et en effet, qu'est-ce qui nous inspire le plus de confiance dans la justice d'un souverain, dans la probité de ses ministres, dans l'équité des magistrats, dans les vertus de tous les citoyens, si ce n'est la connoissance de leurs sentimens religieux?

Je vous le demande encore: qui n'a pas été touché du spectacle qu'offroient parmi nous ces soldats étrangers, lorsqu'ils se rassembloient, sous les yeux de leurs Monarques et de leurs chefs, pour adorer Dieu, dans nos temples ou sur les places publiques? Cette croix que quelques-uns portoient sur leurs vêtements, ne nous sembloit-elle pas annoncer que la religion sanctifioit leur valeur, et que, dans les disciples du même Sauveur, nous allions retrouver des frères? Et si l'on nous parle d'un peuple où la religion est en honneur, où l'on s'occupe, par toutes sortes de travaux et de sacrifices, à en propager les bienfaits, à les communiquer à des nations éloignées et même ennemies, n'éprouvons-nous pas tous une sorte de vénération pour de si nobles efforts? N'y voyons-nous pas de justes motifs d'espérer que de tels sentimens resserreront les liens de l'humanité?

Oui, mes Frères, c'est à la religion qu'il appartient de lier les peuples avec les peuples, les hommes avec les hommes, les citoyens avec leur patrie, la terre avec le ciel. Ah! dans les malheurs qui affligeoient l'humanité, je m'attachois à une pensée qui me consolait, et que je ne puis abandonner. Comme ces orages qui purifient l'air en l'agitant,

comme ces torrens furieux qui couvrent les terres et les ravagent, mais qui laissent en se retirant un limon qui les fertilise, j'aime à penser que les tempêtes par lesquelles la Providence a permis que le monde fût bouleversé, étoient, dans ses conseils adorables, un moyen pour préparer la régénération de l'homme, et que, quand les vents seront entièrement apaisés, quand les torrens seront rentrés dans leur cours, alors il fera servir à son instruction, au profit de la religion et de la vertu, les leçons d'une terrible mais salutaire expérience.

Il vient, peut-être, le moment où les hommes, lassés de leurs longues et sanglantes agitations, se reposeront à l'ombre de la religion, de la paix et des mœurs; où les princes ne verront, dans leur pouvoir, que des moyens qui leur furent confiés par le Ciel, pour rendre les peuples heureux; où les peuples eux-mêmes chercheront ce bonheur dans le maintien de l'ordre, dans l'obéissance aux lois, dans le perfectionnement progressif des arts et des lumières, dans l'exercice de toutes les vertus publiques et privées; où les États, se donnant une main amie, rivaux seulement de vertus et d'activité, présenteront au Dieu de l'univers le spectacle de la fraternité des nations.

Heureux effets de la concorde et de la religion! Sublime destination de l'humanité! ne seriez-vous qu'une belle illusion? Du moins elle est douce, elle est consolante, elle encourage au bien. Oh! puissent les Gouvernemens et les peuples travailler, par un concert mutuel, à réparer leurs maux, à éteindre de plus en plus tous les germes de dissensions et de guerres! Puissent les Gouvernemens et les peuples, désabusés de l'esprit de conquête, et de la dangereuse manie des innovations, ne faire la guerre qu'au vice et à l'erreur, les vrais ennemis de la société, et mériter que la Providence jette encore des regards de bénédiction sur cet univers!

CONCLUSION

Mais serions-nous assez malheureux pour méconnoître ses bontés paternelles? L'Éternel a fait son œuvre; c'est aux hommes à faire la leur. Cette œuvre est grande, admirable; ah! si la nôtre y répondoit, si la reconnaissance égaloit le bienfait, si nous faisons pour Dieu, autant que Dieu fait pour nous, quelle heureuse destinée s'ouvrira à nos espérances! Que de biens pourroient sortir des maux mêmes que nous avons soufferts! Que de gages de notre bonheur futur la Providence nous met dans les mains, si nous savions tous y contribuer!

J'ose vous appeler la première à cette œuvre sainte, ombre auguste et vénérée du meilleur et du plus malheureux des Rois! Du haut des cieux vous veillerez encore sur ces François que vous aimiez: vous régnerés sur nous par votre souvenir, par nos regrets, par nos remords, par vos dernières leçons, par cet écrit admirable, où votre belle âme respire pour l'instruction de vos successeurs, et pour la consolation de votre peuple.

Oui, vous nous l'avez dit, cet écrit sera votre guide, ces sentimens seront les vôtres, ô vous qui gémissés d'occuper la place de celui dont vous auriez voulu « rester toujours le plus fidèle sujet¹! » La justice, la piété, la sagesse seront les appuis de votre trône : la Paix, fille de la Justice, en sera l'ornement : notre prospérité sera votre plus chère ambition ; notre repos fera votre gloire ; et puissiez-vous jouir, jusque dans l'âge le plus avancé, des faveurs du ciel, et des bénédictions des peuples !

Princes, qui entourés le trône de notre Roi, qui seconderés ses travaux, qui vous associerés à ses vertus, puissiez-vous long-tems partager son bonheur, comme vous partagerés notre amour et nos vœux.

Braves guerriers, quand vous déposés le glaive des combats, vous ne cessés point d'être les soutiens de l'État et du trône. En vous reposant sur vos lauriers, vous ferés encore respecter la France par le souvenir de vos exploits ; votre exemple lui préparera une génération nouvelle de défenseurs ; et cette voix de l'honneur qui vous guida dans les hasards, ne vous trouvera pas moins sensibles, quand elle vous parlera au nom de la justice, de l'humanité, de la patrie.

Ministres de la religion, pour nous, nos combats ne sont point finis : nous avons à soutenir une guerre qui n'admet jamais de paix ni de trêve. Mais nos victoires ne sont point sanglantes. Les conquêtes auxquelles nous aspirons, ne tournent qu'au bien de l'humanité. Armons-nous donc d'un nouveau courage. Ministres de tous les cultes, marchons sous la même bannière, sous celle du maître que nous révérons également, pour combattre nos ennemis communs, le vice et l'impiété ; et c'est ainsi que nous concourrons à consolider la paix entre les nations, dans l'État, dans la Société, dans les familles, dans les consciences.

Fidèles de cette Église, non, elles ne se relèveront plus ces barrières qui séparoient jadis des enfans d'une même patrie, des disciples d'un même Sauveur. Ces droits que la politique, peut-être, et l'esprit du siècle, nous avoient procurés, aujourd'hui c'est la religion même, c'est l'esprit du vrai Christianisme qui nous les garantit. Rendons-en grâces au *Père des lumières* ; révérons, chérissons le Prince auquel il inspire ces sages pensées ; montrons-lui qu'il n'aura point de sujets plus fidèles que nous, la patrie, point de meilleurs citoyens, Jésus-Christ, point de plus sincères adorateurs : détruisons toutes les préventions, s'il en existe encore, et qu'il n'y ait plus entre les cultes que l'émulation des vertus.

Pères et mères, qui plus que vous a été soulagé par ce cri de paix, et quand on est venu vous dire que vos enfans ne seroient plus arraché de vos bras ? Ah ! bénissés Dieu qui vous les a rendus ; empressés-vous de les lui consacrer par une éducation chrétienne, qui en fera de

1. Discours du Roi, à la séance royale du 4 juin 1814.

citoyens utiles, l'ornement de la société, la joie de leurs familles, l'édification de l'église.

Citoyens de tout ordre, de toute condition, de tout âge, quelle a été l'origine de nos malheurs? Vous le savés tous. La première cause en fut le relâchement des mœurs, l'oubli de la religion, les progrès du luxe et de la vanité, la passion toujours croissante des plaisirs et des richesses. Quels sont les plus grands maux qu'ait produits un gouvernement oppresseur? C'est d'affaiblir les liens de la morale, d'isoler les hommes, de les concentrer dans le sentiment de l'intérêt personnel, d'arrêter les pensées généreuses, et les nobles élans de l'esprit public, du patriotisme. Quels seront donc les moyens de rappeler parmi nous la prospérité? Ah! elle ne peut renaître qu'avec les vertus qui nous en rendront dignes. Il n'y a de paix que pour des âmes qui sont en paix avec elles-mêmes. Il n'y a de liberté que pour des hommes qui ne se laissent point asservir par les passions. Il n'y a de patrie que pour des citoyens qui ne connoissent rien de plus cher que la patrie, et qui sont toujours prêts à lui sacrifier leurs opinions, leurs préventions, leurs ressentiments, leurs intérêts particuliers.

Disons-le donc encore : l'œuvre de la Providence seroit insuffisante sans notre concours. Tous les efforts d'une autorité paternelle seroient inutiles, si nous ne les secondions. — Oh! que les grandes leçons que nous avons reçues ne soient pas perdues par notre légèreté ou par nos vices! Que la régénération de l'État commence dans nos cœurs! Que tous les esprits, tous les sentimens se réunissent autour de ces doux noms de paix, d'humanité, de patrie et alors nous verrons s'accomplir pour nous ces promesses des Prophètes : (Ps. XLIX) *Cieux, entonnez des chants de triomphe! Terre, fais éclater ta joie! L'Éternel a consolé son peuple; il a eu pitié de ses enfans affligés (XXXII). Voici un Roi qui règnera selon la justice; il sera comme un abri contre la tempête; comme des ruisseaux rafraîchissans dans une terre aride. La paix sera l'ouvrage de la justice; et la justice produira un repos et une confiance inébranlables (LXIV). Ils bâtiront des maisons et les habiteront; ils planteront des vignes et en mangeront les fruits; ils ne mettront plus des enfans au monde pour être la proie des alarmes (LXXXV). La miséricorde et la fidélité se rencontreront; la justice et la paix s'embrasseront. La vérité germara de la terre, et la justice descendra des cieux. L'Éternel nous comblera de ses biens, et sa gloire habitera dans notre pays. Amen.*

PRIÈRE APRÈS LE SERMON

Grand Dieu! nous contemplons avec admiration et ravissement les dispensations de ta Providence. Nous nous prosternons devant cette merveilleuse sagesse, dont *les voies ne sont pas nos voies, dont les pensées ne sont pas nos pensées*. Nous recueillons dans nos cœurs saisis et pénétrés, ce cri que tu as fait retentir encore une fois du haut des cieux : *Paix sur la terre*. La France, l'Europe, l'humanité entière, te bénissent pour ces grands coups que tu as frappés : elles y voient

l'aurore d'une longue paix; et, à la place de ce foyer d'où partoient sans cesse, et de tous côtés, des foudres destructeurs, elles voient s'élever un trône de paix, qui répandra auprès et au loin tous les bienfaits de la paix.

Père universel du genre humain, réalise de si ravissantes espérances.

Bénis sur ce trône ce Roi que ta justice suprême, que les droits les plus sacrés, les vœux de tous les cœurs françois y ont rappelé, et dont le retour nous semble être celui de la justice, de la morale, de l'humanité. Dirige-le par ton esprit. Affermis sa santé. Donne-lui la force et le pouvoir de faire tout le bien que ses lumières, sa sagesse, son patriotisme lui suggèrent; et qu'après avoir gémi long-tems sur les malheurs de sa famille et de son pays, il voie, pendant un long règne, pour la France, comme pour lui et pour ceux qui lui sont chers, *les pleurs effacés par les chants de réjouissance.*

Bénis ces Princes qui entourent son trône, et qui consacrent, comme lui, toutes leurs pensées au bonheur de la patrie. Père des orphelins, bénis cette Princesse, auguste et touchant exemple des douleurs humaines, dont la présence renouvelle tant de regrets, nous apporte tant de consolations. Entoure-la de ta protection paternelle; que de nouveaux objets écartent peu à peu de son cœur de déchirans souvenirs, et mêlent quelquefois le sourire *de la joie aux pleurs* qu'elle n'a pas cessé de répandre.

Bénis tous ceux qui, dans leurs différentes fonctions, secondent les vues du Roi et partagent ses soins; et donne-leur de recueillir, dans le succès de leurs travaux et la reconnaissance des peuples, la plus douce récompense de leur généreux dévouement.

Bénis tous les peuples de la terre, ces nations surtout qui, après avoir été éprouvées comme nous, se réjouissent aujourd'hui de la même délivrance. Bénis les Souverains qui les gouvernent, et ceux en particulier que nous avons vus réunis dans cette capitale, comme les représentans de l'Europe, pour asseoir sur des bases solides le repos des nations. Que, sous leur sage administration, les sources de la félicité publique se rouvrent bientôt en tous lieux; que les arts et l'industrie se raniment; que la confiance renaisse; que les communications entre les peuples se rétablissent; que tous les hommes, tous les peuples se donnent la main pour travailler, par un concert mutuel, à consoler l'humanité des maux dont elle a gémi si long-tems. Que les mères et les épouses voient revenir auprès d'elles les objets de leurs tendres sollicitudes; et que celles qui n'ont plus que des larmes à verser sur eux, trouvent leur consolation dans le bonheur commun, et dans les nombreuses compensations que ta bonté sait toujours mêler aux peines que tu nous envoies. Que tous les infortunés, ceux qui souffrent, ou par les conséquences de la guerre, ou par les maladies, les afflictions de toute espèce, reçoivent aussi quelque soulagement: et toi-même, Seigneur, sois leur appui, leur consolateur et leur rémunérateur au dernier jour.

Cependant, ô Dieu ! nous ne nous dissimulons point que la cause des maux que nous avons soufferts étoit, en partie, au-dedans de nous, dans les vices qui avoient provoqué ta justice, dans ce relâchement de tous les principes qui signala ces temps malheureux, et la révolution par laquelle tu sembles mettre un terme à ces maux, seroit insuffisante pour les guérir, si elle ne s'opéroit aussi dans les cœurs. Quand tu fais de si grandes choses pour l'humanité, quand tu nous mets entre les mains tous les moyens d'être heureux, hélas, que seroient tous ces bienfaits, si nous ne savions pas les mériter, que de tristes témoignages de notre ingratitude, qui ne serviroient qu'à aggraver nos torts, et nous préparer, peut-être, de nouveaux châtimens ? Inspire à tous les citoyens les vertus et les sentimens sur lesquels reposent essentiellement l'ordre et le repos des états. Que tous les souvenirs s'effacent à l'idée de l'heureux avenir que tu offres à nos espérances ! Que tous les intérêts se taisent devant l'intérêt général ! Que les maisons, sanctuaires de l'union, des mœurs, de la félicité domestique, soient l'école des vertus et de la félicité publiques !

Et comme la religion est le principe le plus fécond, le garant le plus assuré de ces vertus publiques et privées, oh ! pénètre tous les vrais amis de la patrie du sentiment de ce qu'ils doivent faire pour établir de plus en plus sa sainte influence. Que les pères en jettent de bonne heure les premiers germes dans le cœur de leurs enfans ! Qu'ils les fassent fructifier par l'éducation, par les habitudes qu'ils leur inspirent, en faisant de leurs maisons des écoles de piété, en leur donnant l'exemple du respect pour la religion, et de l'assiduité dans les temples !

Que les divers cultes et les ministres qui les professent, unis par le lien commun de la charité, travaillent, par un saint accord, à ce qui est le grand but de tous, le progrès de la vertu ; et ne rivalisent que de zèle pour l'honneur de la religion et pour le bien de la patrie !

Bénis en particulier notre culte, les églises qui le professent avec nous, celle qui se rassemble en ce lieu. Que cette Église, fondée par ta bonté paternelle, ouvrage et monument des progrès du vrai Christianisme, subsiste et prospère, sous la protection d'une autorité éclairée, par les lumières et le zèle de ses Pasteurs, qui implorent sur eux-mêmes les secours de ton esprit ! Qu'elle puisse toujours s'honorer des vertus de ses membres, et que la pureté de nos mœurs atteste celle de notre foi !

O Dieu ! que cette religion admirable de ton fils règne sur les Rois et sur les peuples, pour le bonheur des uns et des autres ! Que *la vérité et la charité*, ces amies des humains, ces filles du ciel, qu'il a unies par d'indissolubles liens, habitent ensemble au milieu de nous ! En sorte qu'après avoir vécu ici-bas comme des frères, nous parvenions ensemble un jour dans cette patrie céleste où règnent la charité pure et la vérité sans nuages. Exauce-nous au nom de Jésus-Christ ton fils ! AMEN.